

« Porter ensemble une parole qui sauve »  
(Marc 2, 1-12)

Qu'avons-nous entendu ?

Un récit de miracle, un débat sur le pardon du péché ? Une épiphanie du Fils de l'Homme ou un numéro d'équilibriste sur le toit d'une maison ?

Difficile de savoir ce que l'Évangile veut nous dire dans cette histoire rocambolesque de brancardiers « monte en l'air ». Jésus est à la maison.

Lui, le marcheur invétéré, qui n'a nulle part où reposer sa tête, est quand même de temps en temps chez lui, dans ce qu'on pourrait considérer comme son quartier général. Le problème, c'est que l'adresse en est connue et, très vite, on se presse à la porte pour le voir, entendre son enseignement et obtenir de lui une guérison.

Les personnages du récit nous donnent l'impression qu'il y a plusieurs catégories de croyants dans ce décor familial de la maison de Jésus : ceux qui sont devant la porte et qui veulent voir, les « fans », qui cherchent celui dont tout le monde parle et qui sont là pour dire : « j'y étais ». Il y a ceux qui veulent voir, entendre et bénéficier des talents du maître pour sortir de là grandis à son contact, **les disciples** ; il y a ceux qui veulent évaluer la validité des talents qu'on prête au maître, **les experts** ; il y a aussi ceux qui cherchent des repères, **les errants**, qui ont besoin qu'on les guide. Et puis il y a ceux qui n'ont pas le loisir d'observer de loin, ni d'attendre qu'on les guide, mais pour qui approcher le maître est une urgence vitale, **ce sont les moribonds ou les risque-tout**. Cette histoire est en fait une **parabole**. Pas une parabole de Jésus, mais une parabole de l'église chrétienne primitive. Cette parabole raconte ce que signifie croire que Jésus-Christ est le Seigneur.

Évidemment, comme dans toutes les paraboles, cette histoire semble nous dire : « à bon entendeur salut ! » Et justement, il s'agit bien là de salut. Et, tour à tour, chacun peut se retrouver à une place où à une autre, selon sa posture, selon son histoire, selon son rapport à Dieu, selon son besoin de salut.

La maison de Capharnaüm, cette maison où Jésus est chez lui, **c'est l'Église**. Pas forcément une église de pierres, pas forcément non plus une église institutionnelle, mais l'Église de Jésus-Christ, visible et invisible.

Cet espace où les paroles et les actes se font au nom du Christ, au nom de la foi qu'on place en une résurrection toujours possible, en une vie toujours renouvelée, en un salut pour l'homme. Qu'on croie ou qu'on ne croie pas toujours complètement à ce salut, qu'on le questionne ou qu'on le désire éperdument, il est le cœur du message de l'Église de Jésus le Christ.

En effet, cette foi ne va pas de soi ; elle est en devenir et l'on n'en est pas toujours au même point de la confiance que l'on met dans la révélation du salut que le Christ a apporté avec sa vie, sa mort et sa résurrection. Comme dans cette histoire, il y a dans l'Église, **les fans** qui sont sur le seuil et qui regardent encore Jésus de loin comme un modèle inaccessible, sans engager leur vie sur le chemin étrange qu'il semble tracer : chemin d'une exigence éthique énorme et d'une liberté tout aussi considérable. Ils l'admirent, mais ils se demandent si ce message est bien tenable et si l'on n'y perdra pas, au bout du compte, sa liberté ou sa morale.

Dans ce que nous appelons l'Église, il y a ceux qui savent - ou qui prétendent savoir - comment et pour qui doit s'opérer le salut de Dieu. Ce sont les **experts**, les professionnels de la foi. Ceux-là ont une idée très claire du plan de Dieu. À les entendre, d'ailleurs, on dirait parfois qu'ils ont dicté ce plan à Dieu lui-même. Ils savent surtout ce qu'il ne faut pas faire, et apparaissent comme les garde-frontières qui garantissent que chaque chose reste à sa place pour que rien ne change et que surtout la conversion soit impossible. La foi n'est pas vraiment leur affaire ; leur affaire à eux, c'est la religion dans ce qu'elle produit d'immobilisme.

Et puis il y a **les errants**, ceux qui entrent et s'approchent très près, et qui entendent l'enseignement du maître et se disent qu'ils pourront l'appliquer comme un règlement de leur for intérieur. Le Christianisme devient alors une règle qui pose des jalons sur la route de leur existence et propose des valeurs à adopter, une boussole.

Enfin, n'y tenant plus, il y a **les acrobates**, les **risque-tout** de la foi qui transgressent les règles, la tradition et les valeurs, parce qu'au point où ils en sont, ils ont bien compris que l'affaire se jouait ailleurs que dans une conformité à un modèle. Ceux-là passent par le toit quand on leur interdit l'accès par la porte. Ils n'y tiennent plus de voir tant de misère sans salut, ils n'acceptent pas que le mal soit une fatalité, ils ne veulent pas savoir ce qu'il adviendra d'eux après leur mort au jour du jugement dernier, ceux-là veulent la vie ici et maintenant.

Eux n'admirent pas Jésus comme une star, ils ne veulent pas vérifier s'il est conforme à ce qu'il devrait être, ils ne lui demandent pas de les guider sur leur propre chemin, ils demandent rien moins que la vie. Et ils ne la demandent pas pour eux-mêmes, eux sont déjà ressuscités, mais pour ceux qui sont paralysés. Ceux-là sont l'Église du Christ ; avant même de l'avoir rencontrée, ils sont convaincus que la résurrec-

tion est possible et qu'il faut qu'une parole de libération relève leur ami alité sur son grabat. Ils sont les porteurs du Christ, les « Christophores » de notre monde ; ils ne sont pas forcément dans l'Église visible, mais dans cette Église invisible que Dieu seul connaît. Cette Église invisible est constituée de tous les êtres humains qui travaillent au bien, à la justice, à la paix. Des croyants, mais aussi des athées vertueux, des agnostiques de bonne volonté, des artisans d'amour.

Grâce à tous ceux qui veulent vraiment sauver l'humanité du mal qui la défigure, la lumière du ciel entre dans la maison de Jésus. On y voit enfin clair. Et l'on y reconnaît ceux qui veulent vraiment le salut des hommes. C'est en voyant leur foi à déplacer les montagnes que Jésus dit au paralysé : « tes péchés sont pardonnés », car, dans cette parabole, le message de Jésus a besoin de la foi de ces « Christophores » pour que son message devienne une parole de vie. Il a besoin de ces transgresseurs pour que les mots deviennent des témoignages vivants, pour que l'Église devienne le corps du Christ, un corps qui se sait mort et paralysé, mais sauvé par l'amour de Dieu.

Alors, qu'est-ce qui est plus facile : **d'être l'Église qui dit : « tes péchés sont pardonnés, ou bien d'être l'Église qui dit : « lève-toi, prends ton grabat et marche ! »**. En vérité, il vaut mieux s'abstenir de dire qui est pardonné et qui ne l'est pas si ce pardon ne remet personne en route. Alors Jésus fait ce que Dieu fait, certes pas à sa place, non, mais en son nom, il ordonne au paralytique de se lever et de marcher, comme un homme libre que rien ne peut retenir là où il ne veut plus être.

La paralysie a changé de camp. Les fans ne savent plus quoi admirer : Jésus, les acrobates, ou le paralytique qui se lève ? Les experts qui criaient au blasphème voient le royaume de Dieu accompli sous leurs yeux. À quoi se fier grand Dieu ! Si la foi n'a plus de contenu ! Si tout est possible à l'homme qui croit ! Que devient la crainte de Dieu ?

Parce que quatre porteurs intrépides ont décrété qu'il était possible que le monde change, ( oh ! pas le monde entier, non, juste le monde de leur ami, le monde de celui qu'il connaissent et qu'ils ont assez vu sur son grabat ) ; parce que ces quatre-là ont cru que c'était possible, c'est le système tout entier qui a changé. Jésus n'est ni une vedette, ni un blasphémateur, il est celui qui vit selon la foi que Dieu a placée en lui : **« tu es mon fils bien aimé, en toi j'ai mis ma joie »**. Ces paroles, ce sont celles que d'autres avant nous ont entendues dans leur cœur un dimanche de février 1943. C'était le 12 et le pasteur Paul Vergara prêchait à l'Oratoire du Louvre à l'endroit où je me

trouve, et il disait : « Prier sans se lasser et ne se relâcher point c'est dire à Dieu : *« Oh Père, tout est obscurité autour de moi, je te cherche en vain à ma droite et à ma gauche et je ne te trouve pas, mais je me mépriserais moi-même si j'acceptais ce qui est et cessais de crier vers toi : « je sais que tu me répondras et que tu feras voir la justice de ma cause quand le moment sera venu. » Là est la prière qui triomphe de toutes les oppositions, là est ce royaume dont parle le Christ et dont il nous dit que ce sont « les violents seuls qui le ravissent ».* Celui qui croit invinciblement à la justice et à l'amour ne peut rien perdre de son audace, de son impétuosité de sa vivante animation, il n'est jamais terrassé par la vie. »

Ceux et celles qui l'ont entendu ce jour-là, ont organisé le sauvetage de 63 enfants et adolescents juifs en les exfiltrant des foyers où ils logeaient pour les mettre en lieu sûr, avec l'aide de femmes chrétiennes, juives et sans doute aussi d'autres convictions, convaincues que si le sort tragique de ces enfants semblait inéluctable dans le contexte cruel dans lequel ils étaient, la foi de quelques intrépides pourrait changer la fatalité en chance, quitte à y perdre la vie. Ce jour-là aussi, le ciel est entré dans la maison du Christ. En rendant hommage à Marcelle Guillemot, autre intrépide de la foi, Paul Vergara a eu cette analyse, en 1961 : « Il est des moments où des éditions atténuées de l'Évangile ne sauraient répondre aux besoins immédiats de ceux qui sont tombés entre les mains des brigands. Jouer de la flûte, quand le clairon convie au combat, n'est rien d'autre qu'une désertion. Nous avons répondu à l'appel du clairon et nous sommes entrés dans la lutte avec un groupe de femmes héroïques ». Il n'y a pas d'édition atténuée de l'Évangile, dans la maison de Jésus le Christ, parce que c'est une question de vie ou de mort, une question de salut pour nos vies, les nôtres et celles de ceux que nous voyons défigurés par le mal et qui ne peuvent plus croire tout seuls qu'ils peuvent se lever, prendre leur grabat et marcher librement. Nous sommes l'Église que Dieu appelle à son service, avec vous toutes et vous tous, avec les croyants, les agnostiques et les athées, parce que nous croyons qu'on peut passer par le ciel quand la porte est fermée et parce que nous croyons qu'il est juste d'agir de la sorte.

En préparant son baptême, Ariane m'a dit avec sincérité : « je ne sais pas si je crois en Dieu parce que j'ai tendance à croire seulement ce que je vois ». Pour Ariane, nous devons rendre visible l'amour de Dieu pour l'Homme et nous devons le faire ensemble. Alors elle saura en quoi elle peut croire.

AMEN.